L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 10 DECEMBRE 1887. 61me Année

Dufour & Bonnet,
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La, a Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
SAMEDI, 10 DECEMBRE 1887.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an.....$12 00
Six mois.....6 00
Trois mois.....3 00
Un mois.....1 00
On s'abonne aussi à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an.....$2 00
Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an.....$3 00
Six mois.....1 50
Quatre mois.....1 00
Trois mois.....75
Renferme deux feuilletons.

☞Pour les petites annonces de Demandes Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix fixé de 10 cts la ligne voir la 8e page.

VENTES DE CE JOUR.

Bourse des Encanteurs.

PAR W. I. HODGSON—Propriété triangulaire de valeur, rue Tchoupitoulas, entre Josephine et Adèle.—La barque espagnole "Josepha Formosa", ensemble avec ses voiles, gréements, appareils, etc.

PAR SPLAR & ESCOFFIER.—Terrains dans le Septième District, sur les rues Burthe et Deuxième.

PAR C. E. GIRARDEY & CO. — Cottage de choix sur l'avenue Esplanade.—Placements splendides en résidences-cottages et sites pour bâtir dans les Deuxième et Troisième Districts.

PAR HOEY & O'CONNOR—Cinq actions du fonds capital de la Compagnie d'assurances Hibernia.

Les idées de M. Blaine.

On sait avec quelle prodigieuse rapidité, non seulement les nouvelles diverses, mais les documents les plus étendus traversent, aujourd'hui, les océans. On a pu lire un exposé, à peu près complet, du message de M. Cleveland, en Angleterre, en France, presqu'à la même heure qu'aux Etats-Unis, et il nous a été possible de donner à nos lecteurs—en même temps que sa traduction—une idée assez exacte de l'impression qu'il a faite à Londres.

M. Blaine, en ce moment à Paris, était, plus que tout autre, intéressé à connaître les idées émises par le Président, et à faire part, de ce côté-ci de l'Atlantique, de la façon dont il les appréciait, des réflexions qu'elles lui suggéraient.

Son premier mouvement a donc été de parcourir le message : son second, d'interroger la Presse de Londres, afin de se renseigner sur ce qu'elle en pensait. Il y a vu, sans grande surprise, qu'on l'interprète comme un manifeste en faveur du libre-échange—par conséquent, comme l'annonce d'un prochain retour à la sombre époque où les marchandises anglaises encombraient les Etats-Unis.

Le but principal de M. Cleveland, est, suivant M. Blaine, de maintenir l'impôt qui pèse sur l'industrie et la production intérieures, en vue d'abaisser, sinon d'abolir, les droits qui frappent les marchandises étrangères, à leur entrée dans le pays.

C'est ainsi qu'il veut conserver la taxe sur le tabac — objet de luxe, d'après le Président; objet de première nécessité, aux yeux du candidat républicain à la prochaine élection. Il y a—dit ce dernier—des choses qui, après avoir été, plus ou moins longtemps, plus ou moins justement, classées au nombre des superfluités de la vie, sont tellement tombées dans l'usage commun et quotidien, qu'on est forcé de les considérer comme indispensables, de les traiter comme telles. Le tabac est en premier rang de ces articles de consommation. Quatre-vingt-quinze pour cent des ouvriers chiquent, pendant qu'ils sont à la besogne, et la pipe ou le cigare est une distraction nécessaire de presque tous, après le repas, avant la reprise du travail; donc il faut abolir la taxe sur le tabac, du moment qu'on n'en a plus besoin pour les nécessités de l'administration.

M. Blaine traite le whisky tout autrement. Il soutient, de la maintien de la taxe sur cette liqueur, une question de moralité publique; il faut la conserver. D'ailleurs, en réduisant ou en abolissant la taxe, le gouvernement général se mettrait en contradiction avec la plupart des Etats qui ont établi des patentes (licenses) très élevées pour la vente ou le débit des esprits distillés. Ce serait détruire d'un côté, ce que l'on a établi de l'autre—de là, nécessité de l'impôt sur le whisky et M. Blaine indique aussitôt, l'emploi qu'il ferait du revenu qu'en tire le Trésor. Il consacrerait la somme aux fortifications des côtes des Etats-Unis. Il reprend, pour son propre compte, la célèbre lettre publiée par le regretté Samuel J. Tilden, en 1885. On ne peut, dit-il, laisser plus longtemps sans défense des villes comme Philadelphie, New York, Boston, Baltimore, la Nouvelle-Orléans, San Francisco. Non pas qu'il redoute une guerre prochaine, mais il suffit qu'elle soit possible pour prendre ses précautions d'avance. Il est nécessaire de relever les fortifications qu'avaient construites nos pères et de les mettre en état de résister aux attaques des flottes armées des terribles engins de destruction de notre époque. Quand même la défense de grands centres serait assurée, M. Blaine ne serait pas en faveur d'abolir la taxe sur le whisky; il en diviserait le produit entre les différents Etats de l'Union, afin de leur permettre de baisser les impôts sur les propriétés foncières et les fermes—impôts qui sont écrasants et tiennent une trop large place dans les recettes budgétaires.

M. Blaine blâme aussi le rappel des droits sur la laine, parce qu'il faut encourager l'élevage et ce serait le décourager que de permettre l'introduction de la laine étrangère, qui en ferait, naturellement, tomber les prix.

Quant aux produits des fabriques, telles que les lainages et les cotonnades, il ne comprend pas non plus qu'on les admette en franchise. On se trompe en croyant que la réduction ou l'abolition permettrait aux industries américaines d'entrer en concurrence avec celles du dehors et de s'adonner, en grand, à l'exportation. Pour lutter avantageusement avec celles de l'Europe, il faut que les nôtres soient, au préalable, placées dans les mêmes conditions. Ce qui enchérit les produits de nos manufactures, c'est la main d'œuvre, c'est le taux élevé des salaires. Est-il possible de faire travailler les ouvriers américains aux bas prix où en sont réduits ceux de l'Europe? Nos travailleurs vivent plus largement et plus confortablement. Tenter de les appauvrir, serait s'exposer à des bouleversements sociaux et financiers. La question du travail domine tout, et est au fond de tout, dans le monde économique américain.

Il est vrai que le fermier, l'agriculteur, gagnerait à l'introduction, en franchise, des articles manufacturés de l'extérieur, mais l'ouvrier, chassé de la fabrique où il ne trouverait plus d'emploi, se rejetterait, bientôt, sur l'agriculture, pour y trouver de quoi vivre. Il y doublerait la production et y provoquerait la baisse des produits. Comme la masse des denrées alimentaires, jetées, sur le marchés, intérieurs, y dépasserait, de beaucoup, les besoins de la consommation, il faudrait, nécessairement, avoir recours à l'exportation, qui deviendrait le grand débouché de l'agriculture; mais qui assure que cette ressource ne nous fera pas défaut? Est-ce que nos grains ne trouvent pas, déjà, de puissantes concurrences au dehors? Ceux des plaines méridionales de la Russie, des possessions anglaises de l'Inde, ne viennent-ils pas nous disputer la place sur un grand nombre de marchés?

On fait valoir, en faveur des idées exprimées par M. Cleveland, la prospérité dont a joui le pays sous le régime du tarif de 1846. Cette prospérité n'est pas due à l'essai, fait alors, du libre échange, mais à l'état troublé de l'Europe, à la guerre de Crimée, dans laquelle étaient engagées l'Angleterre, la France et la Russie; à la révolution de 1848 qui a ébranlé l'Ancien Monde; à l'exploitation des mines de la Californie, qui ont jeté des masses de métaux précieux sur le marché. En 1856, la paix s'est faite partout et les produits de nos mines commencèrent à baisser. Qu'en est-il résulté? Une paniique financière presqu'immédiate, en 1857, en dépit de tous les événements heureux qui avaient milité en notre faveur.

M. Blaine termine par un rapprochement entre la situation actuelle et celle de 1846, alors que M. Polk faisait les mêmes recommandations que M. Cleveland. A cette époque aussi, on se basait sur l'exodant du Trésor. Sans doute la phléthore de la caisse publique a ses inconvénients, mais le déficit en a de plus grands encore et, comme le disait, dernièrement, M. Fred. Grant, il est plus facile de se tirer d'embarras, quand il y a surabondance d'argent, que quand il y a disette.

Voilà, en résumé, cette entrevue de M. Blaine avec un reporter évidemment mis à sa disposition par la *Tribune* de New York, afin d'en pouvoir transmettre, immédiatement, la teneur à ses abonnés. Il était intéressant de savoir comment le chef du républicanisme traiterait, de son côté, la question soulevée par M. Cleveland; on voit qu'il en a profité; il a lancé un contre-message, qu'il oppose à celui du Président, dont il va devenir le principal concurrent en 1888.

Chaussures à bon marché.—Il y a bon marché et bon marché. Ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'au magasin de chaussures de *M. Lanabère, au coin des rues Orléans et Robertson, le bon marché est réel, incontestable,* positif. C'est le bon coin : on s'y chausse à des prix extraordinairement réduits.

Triple alliance.—Malheureusement pour les personnes qui en souffrent, la dyspepsie, la constipation et l'état bilieux sont de fidèles alliés. Lorsqu'un de ces maux attaque le système, les deux autres ne tardent pas, eux aussi, à l'attaquer. Ils le font successivement, mais non avec succès s'il est fait usage de "Hostetter's Stomach Bitters" dès le début. L'amer vient aussi facilement à bout de ces affections que St. George des monstres, comme on le voit sur l'étiquette des bouteilles qui contiennent ce breuvage. Leur venue et leur disparition sont pour ainsi dire simultanées; et le système reste en parfait état. Le Hostetter Bitters met à l'abri des attaques de la malaria et des rhumatismes, de même qu'il fortifie les convalescents, les faibles.

Si les affections de vos poumons ont une origine scrofuleuse, la Salsepareille d'Ayer vous fera plus de bien que toute autre médecine.

LOUISIANE.

Le *Chief*, Donaldsonville, paroisse Ascension, du 3 décembre :

Les sifflets du capt. J. T. Nolan se sont fait longtemps entendre, ce soir : ils annonçaient que l'on avait fini de couper et de transporter les cannes. Nous espérons pouvoir donner, dans notre prochain numéro, le rapport complet de la récolte de Ste-Elizabeth.

—M. J. C. Cofield a terminé les travaux sur sa propriété de Point Houmas, ainsi que nous l'avions prévu, la semaine dernière. Le total de la récolte a été de 918,000 livres de sucre.

MM. Bernard Leman et frères finiront, la semaine prochaine sur Peytavin. Le résultat sera plus que satisfaisant ; il s'élèvera à 1,800,000 livres. L'habile sucrier, M. H. Oldmeyer a tiré 300,000 livre de sucre du Vacum Pan Peytavin, en une seule semaine.

Le gén W. B. Ratcliff a terminé sa roulaison ; il a fait 550 boucauts de sucre et 1000 barils de mélasse ; la plus abondante récolte que l'on ait jamais eue sur cette propriété.

L'habitation Madewood située dans la paroisse Assomption, comme Peytavin, a aussi terminé. Le directeur des travaux, M. Kent, doit être fier des résultats obtenus. Le total est de 700-000 livres, c'est-à-dire 200,000 livres de plus qu'il ne comptait faire, au commencement de la roulaison.

—MM. A. et S. Préjean sont à la veille de terminer également, sur l'habitation Halfway, paroisse Assomption. La récolte a été fort belle.

—M. R. O. Landry, d'Ascension, a fini sa roulaison. Sa récolte a été splendide. Il avait 62 acres en culture ; il en a tiré 155 boucauts de sucre—résultat qu'on ne peut dépasser.

—La plupart des habitations de M. Beirne achèveront de rouler vers l'époque de Noël ; tout l'indique. Et MM. McCall frères finiront en même temps. Il y aura une lutte acharnée entre New Hope, Orange Grove et Clark, toutes trois appartenant à M. Beirne, pour savoir laquelle donnera la plus abondante récolte.

Le *Herald*, Hahnville, paroisse St. Charles, du 3 décembre :

Les propriétaires des habitations Speranza et Providence méritent des éloges et des félicitations pour l'énorme récolte qu'ils viennent de faire. Si nous en croyons les rapports qui nous arrivent, ils ont fait plus de trois boucauts l'acre.

—Lundi soir, la sucrerie de l'habitation Alice a été détruite par un incendie causé par le feu qu'on avait mis aux herbes qui l'entourent. Le même soir, sans les efforts héroïques de la population, la sucrerie de la propriété Louisa eût eu le même sort que celle d'Alice.

L'*Echo*, Lac Charles, paroisse Calcasieu, du 3 décembre :

Nous avons reçu, mercredi dernier, de M. Caleb Simonnes, de Walsh, le plus beau navet de la saison ; il avait 25 pouces de circonférence.

—Nous apprenons que M. J. T. Heath, de Brownsboro, Texas, est en route pour Lac Charles, où il vient s'établir avec sa famille.

—Le Rév A. L. Trayler et M. S. Vanhowen, tous les deux du comté de Crittenden, Kentucky, se sont établis parmi nous ; ils nous annoncent une nombreuse immigration du même Etat ; elle nous arrivera bientôt.

—M. M. Vincent est arrivé de l'Iowa avec sa famille, dimanche dernier, pour rester définitivement ici. Déjà, l'hiver dernier, il nous avait fait une visite, et, enchanté de ce qu'il avait vu, il avait acheté, dans les environs de Lac Charles, des terres où il avait fondé une pépinière. Il en avait laissé la direction à M. J. M. Summers.

—Décédé, le col. Geo. J. Hampton, frère des honorables C. P. et J. P. Hampton.

—Décédé, à l'âge de 41 ans, James Calvin Clark, ancien foreman de plusieurs grands journaux louisianais.

—Marié, M. Augustus M. Mayo à Mlle Minnie Knapp, fille du professeur Knapp.

La *Sentinelle*, Rayne, paroisse Acadie, du 3 décembre :

Notre localité a retrouvé son activité ordinaire. Le calme a succédé à la tempête et le travail a repris avec la même ardeur qu'auparavant.

—Bon nombre de nos planteurs achèveront leur roulaison, cette semaine. Le rendement est abondant et l'on s'attend à une heureuse saison.

—Il est arrivé fort peu d'accidents sur nos habitations. Si le temps reste aussi favorable qu'il l'est maintenant, on n'éprouvera aucune difficulté à achever la splendide récolte que l'on a. Partout, le rendement est plus que satisfaisant ; tout le monde est à la besogne, et l'on espère bonnes affaires.

L'argent ne manquera pas.

La *Revue*, Morgan City, paroisse Ste. Marie, du 3 décembre :

Un grand nombre de fabricants de bardeaux des différente Etats du Sud se sont réunis lundi dernier, à la Nlle-Orléans. Dix-sept scieries étaient représentées. Le but était de traiter plusieurs questions importantes—entre autres, la fixation d'une mesure uniforme. Il a été résolu de convoquer une Convention des fabricants, à la Nouvelle-Orléans, le second mercredi de janvier. Nous espérons que les propriétaires de scieries de notre région se feront un devoir d'y assister.

Les Scrofules, cette infection du système si redoutée, trouvent dans la Salsepareille d'Ayer une guérison radicale.

Un lanceur d'affaires a pour confident et secrétaire un ancien camarade qui ne se gêne pas avec lui. De cette familiarité naquit ce bout d'entretien :

—Nos agents, dit le lanceur, ne marchent pas ; il faut les stimuler par une lettre-circulaire, que tu vas rédiger, et carrément.

—C'est-à-dire rondement.

—Enfin, une lettre carrée.

—Alors, ça ne sera plus une lette-circulaire!

Aux gens d'esprit.—Rivarol.

La mode est à l'éloge des gens d'esprit. Est-ce une protestation contre la bêtise ambiante? Je trouve dans un recueil naissant un travail enthousiaste sur l'homme qui eut le plus d'esprit en France de 1780 à 1800. Il est vrai que Rivarol — car c'est de lui qu'il s'agit — fut obligé, par la sauvagerie d'une partie de ses contemporains, de transplanter ce brillant esprit hors de France et qu'il mourut en exil.

A la vérité, déjà il n'eût tenu qu'à lui de rentrer en son pays ; un nouveau gouvernement glorieux s'occupait d'y faire rentrer la bestialité sous terre. Seulement Rivarol s'était engagé dans des menées politiques, point par goût naturel, mais parce qu'il avait vécu dans un temps où la tentation de faire de la politique était trop pressante. On éprouvait le besoin de se défendre et la démangeaison d'attaquer.

Longtemps, il avait été dans la bagarre. Ayant pu garder sa tête sur ses épaules et l'ayant mise en sûreté de l'autre côté de la frontière, il suivait de loin l'élévation et la chute de ceux qui avaient mené le branle sanglant. Il ne les plaignait pas, il expliquait leur fin : "Malheur à ceux qui remuent le fond d'une nation."

Rivarol, c'est le dernier tiers incarné *du dix-huitième siècle. Il en a le scepticisme, habillé*, chez quelques-uns, de formes sentimentales, chez lui, de formules acérées et lumineuses comme des pointes de diamants. Il eut, comme ses contemporains, l'amour des idées, mais il reconnut un des premiers que cette liberté de la pensée allait conduire aux abîmes.

C'est ce que Voltaire ne put bien pressentir, étant mort quelques années trop tôt. S'il eût vécu plus longtemps, quel retour en arrière! Et comme on l'aurait vu brûler ce qu'il avait adoré. Il avait dit naguère : "Plus les hommes seront éclairés, plus ils seront libres."

Rivarol retourna la sentence : "On a dit au peuple que plus il serait libre, plus il serait éclairé. C'est cela qui a tout perdu." Il ajouta : "Le peuple ne goûte de la liberté, comme des liqueurs violentes, que pour s'enivrer et devenir furieux... La populace croit aller mieux à la liberté, quand elle attente à celle des autres."

Après cela, ceux qui connaissent mal la vie de Rivarol verront bien qu'ils n'ont pas à demander s'il fut du parti de la cour. Il en fut par contrainte, point par inclination. Il n'avait, en effet, aucune illusion sur les *prétensions chancelantes* pour lesquelles il risqua sa vie. Dès 1789, le roi envoya Malesherbes consulter ce rude ennemi de ses ennemis sur ce qu'il devait faire. Rivarol répondit par une manière d'oracle : "Dites au roi de faire le roi."

Mais il savait trop bien que Louis XVI ne le ferait point, et l'année suivante il répondait à quelqu'un qui lui demandait comment, à son avis, finirait la Révolution : "Ou le roi aura une armée, ou l'armée aura un roi. Nous aurons quelque soldat heureux, car les révolutions finissent toujours par le sabre; Sylla, César, Cromwell."

Il était bien naturel qu'il n'aimât pas la Révolution, car elle avait dérangé ses vraies aptitudes et la vie polie et facile qui lui était chère. Avant tout, il avait été créé pour briller en roi de salon. Dès qu'il parut dans le monde, sa réputation de causeur fut établie sans rivalité possible. Voltaire le sacra : "C'est, disait-il, le Français par excellence; son esprit, c'est un feu d'artifice tiré sur l'eau."

Jamais Rivarol n'aurait été populaire, et cela pour bien des raisons dont la première est que ces fins entre les fines ne sont pas faits pour la popularité. Ils passent au-dessus ou à coté, et ne la regrettent guère, car ils ne l'aiment pas. Ballours, Rivarol écrivit peu; son *Discours sur l'universalité de la langue française* très admiré du monde littéraire, loué par Frédéric de Prusse, lui valut assez promptement un fauteuil à l'Académie. C'était à peu près tout son bagage quand la Révolution éclata.

Tout son bagage *écrit*; mais que d'ouvrages *parlés*! Que d'improvisations philosophiques, que de morceaux de critique à l'emporte-pièce, répandus devant des auditoires de premier choix, ravis de cette parole libre et colorée! Quel plaisir on prenait à entendre Rivarol juger et déshabiller les demi-dieux du jour! Il n'y avait alors que lui pour oser refuser à Voltaire le don de la haute poésie, railler la *Henriade*, contester les tragédies du grand homme et lui reconnaître seulement le don de la poésie légère. Quant à Voltaire historien, il ne le niait pas. Il se bornait à démontrer que Voltaire avait écrit l'histoire avec un *crayon*. En revanche, il accordait le "burin" à Montesquieu. Celui-là avait su profondément graver ses pensées. A la bonne heure! Montesquieu, mort depuis trente ans déjà, revivait dans les salons littéraires, grâce à ce chaud ami qui se imiuiaire avait rencontré.

Sur ses contemporains eux-mêmes, les jugements de Rivarol étaient ordinairement cruels. Il en voulait à Chamfort, un rival, un concurrent, qui, comme lui, faisait des mots à facettes. Quand Chamfort entra à l'Académie, il s'écria que la Compagnie allait recevoir une branche de muguet enfée sur un pavot. Il reprochait assez volontiers à ses confrères de distiller l'ennui. Adressé à Condorcet, le reproche était juste : "Condorcet écrit avec de l'opium sur des feuilles de plomb." La grossièreté de Mercier, l'auteur pourtant si ingénieux du *Tableau de Paris*, l'irritait vivement : 'Cet ouvrage, disait-il, a été pensé dans la rue et écrit sur la borne."

Mais le moment arrivait où "la rue" allait tout conduire et tout entraîner. C'est alors que l'écrivain politique se révèle dans Rivarol, le bel esprit.—"Oui, j'écris sur la politique, et sur quoi pourrait-on écrire aujourd'hui?" En ce nouveau genre, le voilà tout à coup porté à cette popularité qu'il n'estimait point; ceux qui la lui donnent, ce sont les adversaires meurtris, blessés à vif, écorchés par les traits sanglants qui tombent de sa plume. Il a le don du mot qui demeure enfoncé dans la chair de l'ennemi.

Il fait partie de la rédaction des *Actes des Apôtres*, le plus violent pamphlet périodique qui ait été publié contre la Révolution. Il est là, avec Peltier, avec Champcenetz, son plus fervent admirateur et imitateur, qu'il appelait lui-même "son clair de lune". M. Victor du Bled,—l'auteur du remarquable travail sur Rivarol (*Revue de la Révolution*), que, depuis un moment, j'ai souvent eu l'occasion de suivre et de citer,—M. du Bled reproduit un portrait de Mirabeau par ce terrible "peintre" : "La tête de Mirabeau n'est qu'une grosse éponge, toujours gonflée des idées d'autrui. Il n'a eu quelque réputation que parce qu'il a toujours écrit sur des matières palpitantes de l'intérêt du moment. Ses brochures sont des brûlots lâchés au milieu d'une flotte; ils y mettent le feu, mais ils s'y consument. Du reste c'est un barbare effroyable en fait de style, c'est l'Attila de l'éloquence et, s'il y a dans ses livres quelques phrases bien faites, elles sont de Chamfort, de Ceratti *ou de moi.*"

Rivarol et Mirabeau s'étaient, en effet, beaucoup autrefois connus avant la Révolution. Dans une discussion littéraire, le futur grand orateur, s'emportant contre le causeur étincelant, lui avait dit qu'il était une plaisante autorité, et qu'il devrait mieux observer la différence qu'il y avait entre leurs deux réputations : "—Ah! monsieur le comte, répondit Rivarol, je n'aurais jamais cru vous la dire!"

Tous deux étaient devenus ennemis implacables, et les invectives de Rivarol ne cessaient plus : "Mirabeau est capable de tout pour de l'argent, même d'une bonne action." On ne peut nier que Mirabeau n'ait songé tardivement à modérer la Révolution et à sauver son pays ; mais on ne niera pas non plus que, pour cela, il avait reçu l'argent de la cour.

Rivarol se vit bientôt obligé de la fuir, cette Révolution qu'il avait si âprement combattue ; cette nécessité fut particulièrement douloureuse à ce Parisien de pure essence, et l'on peut dire qu'il émigra malgré lui. Ses compagnons d'infortune ne le consolaient point de l'exil : à Bruxelles il les trouvait fats, *brouillons* à Coblentz. Les conseillers du comte de Provence, *qui le partibus*, le rechercharent. A Hambourg, tous les émigrés parlaient ensemble de restaurer la monarchie pour la semaine suivante. D'anciens constituante venaient apporter leur nouveau zèle :—"Bonnes gens, disait Rivarol après avoir été incommodaires, ils n'offrent pour être pompiers."

Il aimait à constater les causes de l'impuissance où les modérés étaient si promptement tombés en France ; il eut à ce sujet un mot qui demeure vrai après quatre-vingts ans : "Toutes les fois qu'on est mieux chez soi que dans la rue, on doit être battu par ceux qui sont mieux dans la rue que chez eux. C'est le principe des révolutions."

Dans les dernières années de sa vie, Rivarol écrivit un Discours préliminaire au nouveau dictionnaire de la langue française. C'est son œuvre principale. Il mourut en 1801, à Berlin. Il n'avait que quarante-sept ans.—Ami de cœur d'une grande princesse, il était ambassadeur (*in partibus*) comme son maître) de Louis XVIII auprès du roi de Prusse.

Y....

(Dans la *Liberté*.)

A propos des troubles de Trafalgar-Square.

NAPOLÉON III CONSTABLE A LONDRES.

Les troubles de Trafalgar-Square et le grand nombre de constables surnuméraires que la police de Londres a dû enrôler rappellent—lisons-nous dans le *Temps*—un fait historique fréquemment allégué et fréquemment nié sous l'empire : c'est qu'au temps de son exil à Londres, Louis-Napoléon Bonaparte avait bien réellement exercé les fonctions de constable. Il y a vingt-cinq ans, la chose paraissait un peu grosse aux républicains eux-mêmes, quand ils la voyaient contée dans *Napoléon-le-Petit*. *Et pourtant, rien n'était plus certain.* Lord Malmesbury déclare formellement dans son journal, tome 1er, page 225, à la date du 9 avril 1848, qu'il a vu de ses yeux le prince Louis-Napoléon de service dans Trafalgar-Square, le bâton de constable à la main. Et après lui, vingt autres témoins oculaires ont attesté le fait.

La situation avait, à cette époque, beaucoup d'analogie avec celle d'aujourd'hui. Les "sans-emploi" de Londres s'appelaient alors les Chartistes. Comme ceux d'à présent, ils invoquaient le droit de réunion pour transformer Trafalgar-Square en club permanent, et ils y étaient reçus à coups de trique par les constables ordinaires et extraordinaires de Sa Gracieuse Majesté.

Lord Malmesbury raconte que tout le monde, à cette époque, s'armait jusqu'aux dents et transformait en domesticité en garden du corps. Mais c'étaient en général des employés de banque et de commerce qui venaient se mettre à la disposition du chef de la police métropolitaine, M. Mayne, pour appuyer la force publique. Leur but était généralement de se faire bien venir de leurs *chefs*. Il est malaisé de démêler quelle idée singulière avait pu amener Louis Bonaparte à imiter *ces jeunes hommes*. Ce n'était pas, en tous cas, une *impulsion égoïste*, ou le désir de protéger sa propre caisse, car elle ne renfermait guère alors que des protêts et des espérances.

Quoi qu'il en soit, voici, comment se passait et comment se passe encore de nos jours l'enrôlement d'un constable bénévole.

Les magistrats de police des divisions métropolitaines et de la Cité de Londres tiennent des audiences spéciales, pour inscrire les personnes qui se présentent pour être constables provisoires. Quand ces personnes ne sont pas connues du magistrat, elles doivent être recommandées par deux *householders*, c'est-à-dire par deux électeurs tenant une maison à bail. Chacun des candidats admis prête alors le serment ci-dessous :

"Je jure de servir fidèlement notre souveraine dame la Reine, dans les fonctions de constable pour la paroisse de..., sans faveur ni affection, malice ou mauvaise intention ; de maintenir de mon mieux l'ordre public, d'empêcher autant qu'il sera en mon pouvoir tous les délits et offenses contre les personnes et les propriétés des sujets de Sa Majesté ; de remplir tous mes devoirs conformément à la loi, au mieux de mes connaissances et de mes capacités, aussi longtemps que je serais investi de ces fonctions. Avec l'aide de Dieu!...."

Le néophyte ayant prêté ce serment, reçoit le bâton aux armes royales, avec un brassard numéroté. Dès lors, il est bien et dûment constatile, investi du droit d'appréhender un corps les sujets de Sa Majesté et soumis à tous les devoirs du policeman ordinaire. Il peut être requis à toute heure, employé de jour et de nuit, soit à des rondes, soit à des surveillances. Il est passible de toutes les peines disciplinaires en usage dans le corps de la police métropolitaine et, par surcroît, d'amendes de cinq livres sterling, s'il ne montre pas un empressement suffisant à remplir les missions variées que lui assignent ses chefs.

Bref, il faut une vocation positive, ou un extrême désir de se signaler par son zèle civique, pour se soumettre bénévolement à un pareil service.

L'ESPAGNE ET L'EXPOSITION DE 1889 EN FRANCE.—Le *Boletin economico* de la Chambre de commerce d'Espagne à Paris publie sous ce titre : *la Exposition universel*, un très curieux et très important article, dans lequel il développe cette idée que l'Espagne, sans s'occuper de ce que font les autres puissances, doit officiellement participer à l'Exposition universelle de 1889.

Le moment est venu, dit-il, ou les Chambres de commerce doivent intervenir ; leur opinion aura sur les décisions du Gouvernement une importance considérable, elle écartera le côté politique particulièrement délicat.

Pour notre compte, l'utilité de la participation officielle de l'Espagne à l'Exposition de 1889 est évidente ; qu'importe donc cette date, absolument en dehors, et ce Centenaire qui sera célébré parallèlement et sans se confondre avec l'Exposition universelle, où tous les concurrents n'iront en somme rechercher que la récompense de leur labeur et de leur génie!

Du reste, si on veut pousser les choses plus loin, en quoi ce symbolisme même de Centenaire serait-il pour déplaire à notre gouvernement? A bien considérer, qu'est-ce que célébrera-t-on dans cette date de 1789, sinon le triomphe de la monarchie constitutionnelle sur la monarchie absolue?

Pourquoi imiterions-nous l'attitude de certains autres Etats de l'Europe? Il est de notre intérêt commercial de figurer à l'Exposition de 1889 ; nous y sommes conviés pour concourir, en réalité, avec les autres nations, avec les autres producteurs qui y viendront de toutes les parties du monde. Officiellement, notre commerce, nos industries aidés du prestige de notre Gouvernement y gagneront beaucoup.

Et puis, l'Espagne est libre et sans compromissions d'aucune sorte. Tel n'est pas le cas de l'Italie qui se meut dans l'orbite de l'Allemagne ; et pourtant en Italie même, tous se préparent pour y prendre une large part et partout, en Italie et en France, des comités se sont constitués pour assurer une place considérable aux produits italiens à l'Exposition de 1889.

L'importance du commerce franco-espagnol nous fait un devoir de cette participation, et l'objet des Chambres de commerce, leur mission, est de pousser le Gouvernement dans la voie que nous venons d'indiquer.

La phthisie et la débilité générale. Les médecins ne s'accordent pas sur la valeur relative de l'huile de foie de morue et de l'hypophosphite ; la première donne des résultats, et de l'embonpoint ; les autres donnent des forces et augmentent la somme des toniques. Mais dans le Scott's Emulsion d'huile de foie de morue avec hypophosphites on trouve tous les avantages réunis et ses effets sont merveilleux. Des milliers de personnes qui n'ont éprouvé aucun résultat heureux en faisant usage d'autres remèdes ont été guéries par le Scott's Emulsion dont le goût est agréable et qui est facilement digéré, même par ceux auxquels l'huile de foie de morue fait bâiller.

Décédé hier matin, 9 décembre, à 10 1/2 heures, CONSTANT ALT, à l'âge de 36 ans, natif de Colmar, France, et résidant de cette ville depuis trente-cinq ans. Ses amis et connaissances sont priés d'assister à ses funérailles qui auront lieu cette après-midi, à 4 p. m., de sa dernière résidence No 902 rue de Chartres.

De la part de sa famille.

Les journaux d'Europe sont priés de reproduire cet avis.

ERNEST C. VILLERÉ,
15 rue Conondelet,
Importateur et marchand de Vins fins, Cognacs, Liqueurs de fantaisie, Vins rouges et blancs en usage et en barriques. Agent Sherries, Vins de Porto, Rhins, Glas, Vins de la Côte d'or (Bordeaux), etc., Champagne de Moët & Chandon, Whiskies célèbres de Cadenhead & Co.
10 déc—1m

"Attention "Boss Bakers."

Tous les membres de l'Association des "Boss Bakers," sont respectueusement invités à assister à leur assemblée qui aura lieu à la Salle Coliseum le DIMANCHE, 11 décembre, à 7 heures et demie du soir.

Par ordre du Président,
10 déc—1f LAURENT FRANK,

Magasin de Chaussures de
LANABÈRE
Coin Orléans et Robertson,
NOUVELLE-ORLÉANS, LA.
10 déc—1m.

Au Public et à tous les marchands de vins de Californie,

Nous avons pouvoir de vendre nos vins aux personnes suivantes :

JOHN T. MOORE, Jr., & CO.
JOS. DUQUESNEL
Agents, etc.,

Lachman & Jacobi,
San Francisco, Californie.
10 déc—6f

Bureau de la Compagnie d'Assurances de Pélican, Nouvelle-Orléans, 3 décembre 1887.—A une réunion spéciale du Bureau des Directeurs de cette Compagnie, tenue ce jour, l'ADRESSE AU PUBLIC suivante a été rédigée et publication en a été ordonnée :

Des bruits faux et exagérés, concernant les causes qui ont entraîné à la démission de John McCaffrey comme Président de la Compagnie d'Assurances de Pélican, et aussi sur la situation financière actuelle de la Compagnie, ayant circulé, nous croyons nécessaire d'établir les faits dans le rapport qui suit :

Au commencement de la semaine dernière nous découvrîmes que, par le moyen de billets hypothécaires fictifs, M. McCaffrey avait réussi, durant les trois dernières années, à frauder la Compagnie. Une investigation minutieuse faite par le Comité de Finances révéla le fait que le montant total s'élève à $10,198 23. Par un vote unanime du Bureau, M. McCaffrey a été déposé et M. B. Doyle élu comme Président.

Aussi forte que peut être la perte, elle n'affecte pas sérieusement la Compagnie dont la situation financière est toujours bonne. Nous n'avons pas de dettes et nous avons payé, et sommes prêts à payer, toutes les pertes consolidées. Nous avons un actif solide, consistant en du comptant, billets à recevoir, billets en cours de recouvrement, etc., formant un montant de $177,391 53, en outre de $166,356 90 en billets d'actions pour la portion non-payée du fonds-capital, faisant un total de $343,748 73.

Ces faits parlent d'eux-mêmes. La Compagnie est dans une bonne situation d'affaires, et sous la direction sûre et prudente qu'elle s'est garantie par sa réorganisation, elle ne peut manquer de prospérer. Pour arriver à ce but, nous prenons l'engagement d'y consacrer tous nos efforts, et en appelons à la coopération de nos amis et du public.

John Falconi.	Robt. Ross.
Philip Thompson.	M. J. Schwartz.
Edw. Callinan.	Peter R. Lawless.
John Walsh.	Thos Dunn.
Thos. J. Moran.	Patrick Quinn.
Joseph Kantz.	John Mack.
Timothy Murphy.	J. Lynch.
C. Doyle.	Thos. G. Raphael.
Jos. Fernbach.	10dec—2f

VETEMENTS TOUT FAITS
POUR HOMMES JEUNES GENS et ENFANTS

Venant d'être reçus en grande quantité et des dernières modes,

CHAPEAUX,
PEA JACKETS,
PARDESSUS.

FURNISHING GOODS!!

QUI SERONT VENDUS A TRÈS BON MARCHÉ.

M. LION & CO.

195, 197 et 199 DÉCATUR, en face du Marché Français.

1 déc—1m

G. R. PRESTON, Président. J. G. DEVEREUX, Vice-Président. C. PALFREY, Caissier.

Hibernia National Bank,
UNITED STATES DEPOSITORY,
15nov—1m 15 RUE DU CAMP.

MAINTENANT A LA DISPOSITION
DU PUBLIC.
LISTE DES PRIX DE
T. ENGELBACH,
POUR L'ANNÉE 1888.
MÉDICAMENTS HOMŒOPATHIQUES, ETC.,
PURS ET DIGNES DE CONFIANCE.
LES PRIX NOUVEAUX COMMENCENT A PARTIR D'AUJOURD'HUI.
—VOYEZ—

Les prix modiques ci-dessous.

1er déc—mar jeu sam dim—1m au 27 déc

Belles Montres, Pendules, Diamants, Bijouterie, Argenterie, Etc.
—CHEZ—
FRANTZ & OPITZ,
COIN DES RUES ROYALE ET BIENVILLE.
BIJOUTIERS ET HORLOGERS PRATIQUES.
Les plus jolis MONOGRAMMES gravés aux prix les plus réduits tous genres fait et sont commandés.

Christmas on Wheels.
Bicycles, Tricycles, Velocipedes,
Goat Wagons, Sulkies and Harness,
Baby Carriages.
Whips, Robes, Blankets, Rugs, Etc.
At R. P. RANDALL'S
Carriage and Harness Repository,
54 and 56 Baronne St.

E. BARBIER,
Horloger et Bijoutier.
Montres,
Pendules,
Diamants,
Bijouterie.
RÉPARATIONS.
Bas prix et garantie.
60 RUE ROYALE,
ENTRE BIENVILLE ET CONTI.
10 déc—1 m. jeu. sam. dim

La Botte Rouge!
—A L'ENSEIG